

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 40

Artikel: Un jour de pluie : (fin)
Autor: Guerrier de Haupt, Marie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191895>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

la charmante petite mine ! Ton maître a un beau chien, un gentil chien, mais s'il le possède encore longtemps, ce ne sera pas ma faute. Vite un pas. Oui, oui, tu ne veux pas m'avaler tout d'un coup, mon charmant tou-tou. Le moment héroïque est arrivé. Du sang-froid, du coup-d'œil. Une, deux, trois, et m'y voilà. A nous, Maures et Castillans ! Mais, où donc est l'ennemi ? disparu, sans tambour ni trompette ! le lâche ! Et dire que ce couard m'a fait poser une heure dans un coin. Je sors, je l'appelle et l'invective. Rien ! Je me dirige vers la petite auberge. Gaspard est là, dans un nuage de fumée, humant son moka.

— Tiens, quel bon vent t'amène, ami ! Quelle jolie surprise ! Assieds-toi vite près de moi. Tu as trouvé la maison vide ?

— Oh ! dis-je en riant, ou plutôt en grimaçant, ta propriété est gardée par un molosse qui vous ôte toute envie d'y entrer. Il a un air féroce.

— Oui, cependant il ne l'est pas. L'autre jour encore, il hurlait à faire trembler la maison, j'accours et je trouve le coq qui lui courait après. Mais tu dois avoir besoin de te reconforter, mon brave ami. Les omelettes de M^{me} L'Escoffier sont excellentes.

Eh bien, j'ai trouvé ce jour-là que tout était détestable : les omelettes, les petites truites, le vin du pays, le café et la plaisanterie du bouledogue... oh, oui ! celle-là surtout était bien mauvaise !

HERMANN CHAPPUIS.

La reponsa à 'na plieinte.

On hommo mau coumoûdo, que viquessâi mau avoué lo syndiquo, sè va pliendrè à bailli dè cein que stu syndiquo lo tâttisvè et lài fasâi totès sortès dè crassès ; et après s'ètrè prâo lameintâ, ye fâ :

— N'ia què mè à quoui on fassè dinsè dâi misèrès.

— Eh bin, repond lo bailli, que cognessâi lo lulu, se lo syndiquo fâ dinsè, l'a too ; mà ein atteindeint su pe conteint d'appreindrè qu'on ne fâ dâi misèrès qu'à vo què d'appreindrè qu'on ein fâ à tot lo mondo.

Vo pàodè vo reteri.

Tsacôn a sè misèrès.

On bon gros capucin, que n'avâi pas la mena de n'affauti, tant l'avâi bouna trogne, sè trovâvè on dzo avoué on dzouveno gaillâ que n'étaî pas tant bin mariâ et qu'étaî mauconteint dè son soo. Et suffit que lè capucins sont 'na sorta dè dzeins que vivont bin, qu'on coutema dè bin fricottâ et avoué dâo bon, sein sè bregandâ à la faulx et à la besse, l'autro lài fâ :

— Tot parâi vo z'âi bin dâo bounheu vo z'autro capucins ; vo n'âi min dè cou-

sons, vo medzi bin, vo droumi tard, vo ne vo z'escormantsi pas dè travailli et vo n'âi pas dâi sorcièrès dè fennès po menâ la leinga tot lo dzo et po vo gongounâ après lè talons.

— Et lè z'indigêchons, mon valet ! répond lo capucin, porquî lè preind-tou ? Vâi tou : tsacôn a sè misèrès dein stu mondo.

Yon que peinsè à l'impou su lè zadzi.

On gaillâ, retso coumeint on crâisu, mà avaro coumeint 'na pegnetta, à fê bâti onna mâison à cinq z'étadz, et demâorè tot amont, decoutè lo guelatâ, iô y'a onna rude socliâie po allâ tanqui lè.

— Porquî demâorâ-vo tant amont, lài fâ cauquon, kâ à voutre n'adzo cein dussè ètrè peimbliò dè montâ ti cliiâo z'égras ?

— C'est que plie avau, repond lo vilhio rance, lè lodzèmeints sont trâo tchai.

Un jour de pluie.

PAR MARIE GUERRIER DE HAUP.

(Fin.)

La position, en effet, n'était plus tenable dans l'allée inondée. M^{lle} Durandart ouvrit son « en-cas », Onésime son parapluie, et Malvina reprit le bras de son fiancé, en évitant autant que possible à sa jolie robe de soie le contact des vêtements de Cascaret.

Les deux jeunes gens, d'humeur assez maussade, cheminèrent en silence pendant quelques instants. Puis une des baleines du parapluie accrocha d'une façon si malencontreuse l'écharpe de dentelle coquettement enroulée autour du chapeau de Malvina, que ce dernier, perdant brusquement l'équilibre, descendit jusqu'aux yeux de la jeune fille, tandis qu'un lambeau du léger tissu, demeuré attaché au parapluie, voltigeait au gré du vent.

— Oh ! monsieur Cascaret ! faites donc attention ! s'écria Malvina, rouge de dépit.

— Mademoiselle, je vous affirme que ce n'est pas ma faute. J'ai été heurté par ce monsieur qui court après un fiacre

— Oui ! il court ! reprit Malvina, d'un ton qui n'avait rien d'aimable.

« Il sait trouver un fiacre, lui ! Tenez ! le voilà qui monte ! Il ne sera pas forcé de faire deux lieues à pied par la pluie battante, lui !

— Eh ! mademoiselle, à vous entendre on croirait que c'est ma faute s'il pleut à verse ! riposta Cascaret perdant patience. Au fait, je suis plus à plaindre que vous ! Mes vêtements sont complètement perdus ; j'ai couru à la pluie pour chercher une voiture tandis que vous étiez à l'abri...

— Eh ! là-bas, cocher ! Par ici !

Cet appel, adressé à un cocher passant au bout de la rue, était lancé par un jeune homme, qui, sur le trottoir opposé à celui où se trouvaient les fiancés, agitait vivement son parapluie afin d'attirer l'attention de l'automédon.

Il réussit, et le fiacre s'approcha, tandis que Malvina, forçant son cavalier à s'arrêter, murmurait indignée :

— Encore un !

— Rue du Cherche-Midi, n°... au coin de la rue Saint-Placide, dit le jeune homme en ouvrant la portière.

C'en était trop ! Malvina laissa échapper un cri :

— Juste en face de chez nous ! Comme ce monsieur a de la chance !

L'inconnu, à ces mots, jeta un regard sur les deux pauvres femmes trempées jusqu'aux os ; la plus âgée grelottant et paraissant épuisée de fatigue, la plus jeune faisant triste mine dans sa robe de soie mouillée et chiffonnée.

— Pardon, madame, dit-il à la tante ; vous allez aussi rue Saint-Placide ?

— Oui, monsieur, s'empressa de répondre la vieille demoiselle. Mais nous n'avons pas pu trouver de voiture.

— Permettez-moi donc de vous céder celle-ci, mesdames, reprit l'inconnu. Un soldat comme moi ne craint pas la pluie, et je serais heureux qu'on rendit à l'occasion le même service à ma mère et à ma sœur.

— Votre sœur ? s'écria étourdiment Malvina ; n'est-ce pas cette jolie jeune fille blonde, qui travaille souvent, près d'une fenêtre au deuxième étage, à faire des fleurs artificielles ?

— Précisément, mademoiselle. Puisque nous sommes en pays de connaissance, il me reste à me présenter moi-même : Jacques Martial, ancien garde de Paris, aujourd'hui employé dans les bureaux du Ministère de la Guerre. Et maintenant, je vous en prie, mesdames, acceptez ma proposition.

— J'y consens, fit la tante qui tremblait de tous ses membres ; mais à une condition, c'est que vous monterez aussi dans la voiture.

— Impossible, mesdames ; elle n'a que deux places. Mais si vous voulez bien je monterai près du cocher, j'arriverai ainsi plus tôt chez ma mère qui m'attend pour dîner.

Aussitôt fait que dit. Les dames se précipitèrent dans le fiacre ; Martial se hissa sur le siège, le cocher enleva son cheval... et Onésime tout ahuri se trouva seul !

Il eut le mauvais goût de boudier sa fiancée pendant trois grands jours !

Il voulait lui témoigner son mécontentement en la privant de sa présence, et l'amener ainsi à regretter la mauvaise humeur qu'elle avait montrée le jour de l'averse.

Or, quand Onésime se présenta chez les dames Durandart, il fut accueilli avec une froideur des plus significatives. La vieille demoiselle se plaignit amèrement d'un rhumatisme causé par l'humidité ; Malvina parut prendre un malicieux plaisir à lui faire admirer deux bouquets de fleurs artificielles, œuvre de sa nouvelle amie, Jeanne Martial.

— Il ne vous a pas fallu longtemps pour vous lier avec cette demoiselle ! dit sèchement Onésime.

— Nous nous connaissions de vue depuis longtemps ; et, quand il y a d'avance sympathie entre deux personnes, la connaissance est bientôt faite, répliqua Malvina du même ton.

— Vous avez parfaitement raison... mademoiselle. Puis-je me permettre de vous

demandeur si le frère de votre nouvelle amie est marié? reprit Onésime, emporté par la colère.

— Je n'ai point songé à m'en informer... monsieur. A mon tour, puis-je me permettre de vous demander quel intérêt cette question a pour vous?

— Pour moi personnellement, aucun. Mais votre sympathie soudaine pour mademoiselle Jeanne est tellement grande... je... je pensais qu'elle le serait à peine davantage si cette jeune fille était... votre sœur... par alliance.

— C'est votre opinion? fit Malvina d'un air de défi. Peut-être avez-vous raison. J'y songerai.

— Quand il y a d'avance sympathie entre deux personnes, les réflexions sont bientôt faites; reprit Cascaret, de plus en plus acerbe.

— Mes enfants! mes enfants! intervint la bonne tante; y songez-vous? Deux fiancés! se parler ainsi!...

— Fiancés ne veut pas dire mariés, riposta Onésime.

— Heureusement! ajouta Malvina.

— Si tel est votre avis, mademoiselle, je m'empresse de vous rendre votre parole, dit l'employé de commerce, devenu subitement très pâle.

— Merci, monsieur, je l'accepte, répondit Malvina, dissimulant son émotion sous un air extraordinairement calme.

Malgré les efforts tentés par des amis communs, la rupture fut définitive. Les fiancés s'étaient jugés mutuellement. Chacun d'eux avait découvert chez l'autre des défauts de caractère, grâce auxquels les causes les plus futiles pouvaient compromettre la paix du ménage; et tous deux s'en étaient effrayés.

Dans le courant de la même année, Malvina devint M^{me} Martial, et Jeanne, sa gentille amie, lui servit de demoiselle d'honneur.

Les nouveaux mariés avaient-ils donc l'absolue certitude d'être toujours d'accord?

Assurément non. Mais aucune circonstance ne vint, avant le jour du mariage, détruire la bonne opinion qu'ils avaient l'un de l'autre.

Si le temps fût resté beau le jour où M^{lle} Durandart et son premier fiancé entreprirent leur fatale promenade, Malvina serait, sans doute, devenue M^{me} Cascaret.

Et peut-être ce ménage aurait-il été un excellent ménage.

Mais une ondée suffit à tout changer!

La future M^{me} Cascaret fut M^{me} Martial; l'ancien garde de Paris, qui avait juré de rester garçon, se maria; et quant au pauvre Onésime, devenu misanthrope après la triste aventure qui a détruit ses plus douces illusions, il a, jusqu'ici, refusé de se marier.

Il prétend qu'un coup de vent suffit pour faire tourner la girouette, pour gâter le temps le plus beau, et pour rendre acariâtre la femme douée du caractère le plus aimable.

MARIE GUERRIER DE HAUPT.

Conseils du samedi.

Un moyen d'empêcher les salades de monter consiste à faire, avec un couteau tranchant, une incision profonde dans le pied de la salade et cela à ras de terre. Le pied sera coupé à moitié. Par cette incision, la sève est arrêtée en partie et les têtes de salades se conservent plus longtemps sur pied sans monter.

La poudre de borax mélangée dans une même quantité de farine, et répandue dans les endroits infestés, est ce que nous connaissons de mieux pour détruire les cafards.

Le borax se trouve dans toutes les pharmacies.

Pour effacer les taches de corps gras, produites le plus souvent par le contact des doigts sur les couvertures ou les feuilles des livres, il faut faire une bouillie claire avec de la terre de Sommières et de la benzine, en enduire la tache et laisser sécher. En brossant plus tard la terre de Sommières, la tache aura disparu.

Conservation des sirops en été. — Le moyen le plus sûr est d'en remplir de petites bouteilles et de les chauffer au bain-marie jusqu'à ébullition, en les bouchant avec un tampon de ouate et en les maintenant un moment à cette température.

(Science pratique).

M. Legouvé racontait, il y a quelques années, à propos de la guerre de 1870, cette scène tragique et de patriotique vengeance:

« C'était quelque temps après la guerre. Une dame de Strasbourg logeait chez elle deux officiers prussiens, qui se plaignaient, comme des maîtres se plaignent, de n'avoir pas accès dans le salon de cette dame. Un soir, ils insistèrent pour être engagés à ses réunions d'amis. Le lendemain, ils reçurent une invitation.

Ils arrivèrent à huit heures.

Le salon était obscur, et à la lueur de la lampe unique qui l'éclairait, ils entrevirent plusieurs femmes vêtues de noir et assises au fond de la pièce.

La maîtresse de la maison, les voyant entrer, va à eux, les amène à la première de ces femmes, et, la leur présentant:

— « Ma fille, dit-elle: elle a eu son mari tué pendant le siège. »

Les deux Prussiens pâlisent; leur hôtesse les amène à la seconde dame:

— « Ma sœur, qui a perdu son fils à Frœschwiller. »

Les Prussiens se troublent; elle les amène à la troisième:

— « Madame Spindler, dont le frère a été fusillé comme franc-tireur. »

Les deux Prussiens tressaillent; elle les amène à la quatrième:

— « Madame Brown, qui a vu sa vieille mère égorgée par les hulans. »

Les Prussiens reculent; elle les amène à la cinquième:

— « Madame Hullmann, qui... »

Mais les deux Prussiens n'eurent pas la force de la laisser achever, et, balbutiant, éperdus, ils se retirèrent précipitamment, comme s'ils eussent senti tous les anathèmes de ces femmes en deuil tomber sur leur tête!

Charade géographique.

Mon un, mon deux, mon tout vous présentent trois villes
Que sauront bien trouver nos devins très habiles.

Prime: La vieille milice.

THÉÂTRE. — Nous apprenons avec plaisir que la direction de notre théâtre a été confiée, pour cet hiver, à M. Alphonse Scheler. Le succès des représentations classiques qu'il a données jusqu'ici sur notre scène nous a suffi pour juger des soins qu'il apporte et dans le choix des pièces et dans l'interprétation. M. Scheler est du reste trop compétent et connaît trop bien notre public, pour ne pas s'être entouré d'artistes de mérite. Nous pouvons donc avoir toute confiance sur la manière dont sera menée cette saison théâtrale, qui s'ouvrira le 9 octobre. Espérons que dès le début M. Scheler trouvera chez nous l'appui et les encouragements sur lesquels il a droit d'espérer, car nul n'ignore combien pareille entreprise est ingrate et difficile.

Deux petites filles jouent. L'une, montrant une soutasse toute dorée, fait remarquer à sa compagne les fleurs, les feuilles et les oiseaux se profilant sur la porcelaine.

— Oh! dit la petite camarade, saisie d'une pointe de jalousie, maman m'a rapporté l'autre jour, comme souvenir de son voyage, une soutasse tout aussi jolie.

— Est-ce qu'il y a aussi des fleurs, des feuilles et des oiseaux?

— Non, mais il y a quelque chose d'écrit tout autour.

— Et qu'est-ce qu'il y a d'écrit?

— Buffet de la gare de Berne!

L. MONNET.

PAPETERIE L. MONNET
Agendas de bureaux
pour 1891.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.
Encaissement de coupons. Recouvrements.
J'offre net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 13. — Canton de Fribourg à fr. 26. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 49. — Canton de Genève 3 % à fr. 101. — Principauté de Serbie 3 % à fr. 81. — Bari, à fr. 70. — Barletta, à fr. 42. — Milan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 25.
CH. BORNAND, Successeur de J. Guilloud,
4, rue Pépinet, LAUSANNE

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.